

Un trek de 80 km dans la province la plus riche de Belgique, de Jodoigne à Tubize

# La traversée du Bévé

PAR  
**QUENTIN JARDON**

PHOTOS  
**SÉBASTIEN  
VAN MALLEGHEM**

CARTO  
**CLAIRE ALLARD**

Vue aérienne de Jodoigne,  
septembre 2024.

Elle est, avec sa jumelle flamande, la province la plus jeune du pays. La plus petite, aussi. Et surtout la plus riche. Née voici trente ans, elle présente depuis sa création, parmi toutes les régions d'Europe occidentale, la plus forte croissance économique. Un tel niveau de prospérité ne pouvait se gagner sans une brutale transformation de la morphologie du paysage. Urbanisation boulimique, gonflement dingue des prix de l'immobilier, congestion des voiries, recul constant de la nature: malgré sa qualité de vie « exceptionnelle », le Brabant wallon menace de n'être plus qu'une extension géante de Bruxelles, une base arrière peuplée de nantis. À l'approche des élections communales et provinciales, « Wilfried » a traversé à pied cette province « de bric et de broc », ce « non-pays » sans identité, sans homogénéité sinon le bleu du MR qui la peinturlure de part en part. Une randonnée de 80 km pour débusquer les contrastes, rencontrer l'habitant, inventorier ce qu'il reste de faune et de flore, ressentir les vibrations du territoire. Dormir parmi les rats. Boire de la chicorée avec Louis Michel. Souffrir d'une chiasse foudroyante. Se faire éconduire au golf de Waterloo. Et, comme une quête entêtante, chercher une réponse à cette question bien plus vieille que le « Bévé »: quelle société veut-on, à la fin ?

**C**a te rappellera tes *hike* chez les scouts, quand vous borniez comme des animaux migrateurs du lever au coucher du soleil, que vous pieutiez chez l'habitant. Ça te rappellera ta jeunesse, puisque c'est ici que tu as grandi. Que s'est construit ton rapport au monde. Tu ressentiras sans doute, comme souvent lorsque l'on retourne sur les terres de son enfance, un mélange de tendresse et de répulsion. Tu marcheras et tu verras, et tu comprendras des choses que tu ne pouvais pas voir, ne pas comprendre avec tes yeux de gamin.

Tu traceras ta route. Tu réciteras un extrait d'*Épices d'espaces* de Georges Perec, ses questions ricocheront dans ta tête comme des billes de flipper: « Que peut-on connaître du monde? De notre naissance à notre mort, quelle quantité d'espace notre regard peut-il espérer balayer? Combien de centimètres carrés de la planète Terre nos semelles auront-elles touchés? » Tu suivras ton itinéraire d'est en ouest, et on te demandera pourquoi tu n'es pas passé par Nivelles, Wavre, Villers-la-Ville, Rebecq... Tu hausseras les épaules. Oh, au diable l'exhaustivité. Tu voulais simplement tirer la ligne la plus longue possible et embrasser les contrastes, de

la ruralité à la désindustrialisation, de la vie d'étudiant à la vie de rentier. Tu chercheras à donner de la chair et des arêtes à cette phrase prononcée par un économiste de la Banque nationale de Belgique, selon qui en Brabant wallon *les gains de productivité par travailleur* sont les plus importants du continent. On t'assommera avec d'autres chiffres, on t'apprendra que depuis 1996, sur les 92 régions d'Europe occidentale, le Brabant wallon est celle qui enregistre la plus forte croissance économique; que ses exportations représentent 40% des exportations wallonnes; que son taux d'emploi est de 74,6% contre 65,5% en moyenne en Wallonie et son taux de chômage de 5,8% contre 8,2%; et ces chiffres, tu les éprouveras en mettant un pied devant l'autre pendant 80 km, malgré la chiasse, malgré les cloches aux panards. Tu chercheras à comprendre ce que cela apporte de bien et de mal, ce que cela amène de progrès et de prospérité, de dommages à l'environnement, de gens heureux et de laissés-pour-compte, ce que cela dit de la nature humaine, toujours plus encline à l'entre-soi et à l'appât du gain, et pourtant capable de bravoure, d'élan de générosité.

Tu échoueras pour une bonne partie. Tu passeras un bon moment.

Dimanche 28 avril,  
lundi 29

Saint-Jean-Geest,  
Jodoigne,  
Incourt

## I. Far Far East

Et au milieu des champs, Michelville



Voici la nouvelle ministre wallonne de l'Agriculture, ses parents et son chien.

**C**'est un dimanche soir de fin avril, mon père me largue sur une petite route trouée, humide de la dernière averse, le ciel est bleu et sans soleil. Mon père repart seul. Je dépose au milieu de la voirie mon sac à dos

Lafuma, reçu à l'âge de 7 ans et pour lequel je voue un culte fétichiste. J'entends des chiens aboyer, un cheval hennir, un tracteur travailler, le pastoralisme dans son expression la plus convenue. J'essaie de prendre la mesure du basculement qui s'opère, comment il suffit en un instant d'épouser la destinée d'un vagabond à trente kilomètres de chez soi, alors que la minute d'avant j'étais dans la voiture bien chaude du daron, on écoutait Musiq3.

J'ai rendez-vous un peu plus loin, à la sortie du village de Saint-Jean-Geest, chez Jean-Paul Dalcq. Enfin, je *crois* avoir rendez-vous: lorsque je l'ai joint via sa ligne fixe, le vieux fermier m'a dit sur un ton hésitant que oui, si j'y tenais vraiment, je pouvais venir. Qu'il y aurait bien un coin de paille pour passer la nuit. Qu'il aura it fort à faire avec l'ensilage de l'herbe, qu'il oublierait peut-être ma venue, qu'il faudrait l'excuser. J'approche de l'exploitation. Trois voitures, un tracteur à l'arrêt, une grange, un hangar pour les vaches. Un remuement motorisé à l'arrière des installations, qui m'invite à m'en approcher. Je traverse le hangar tapissé d'une épaisse boue, et là, je me pète la gueule. Le flanc aussitôt couvert d'une chiure fermière. J'observe Jean-Paul, 66 ans, aux commandes de sa machine, qui ne m'a pas vu arriver, qui m'a évidemment oublié, qui façonne avec énergie une montagne d'herbe fraîchement coupée à la lumière de ses gros phares; je ne sais plus trop quoi faire de mon corps.

Quand il m'aperçoit enfin, le fermier descend de son tracteur. Il a le front dégarni, une dentition accidentée, une expression immédiatement sympathique, il me tend une fameuse patte qui en a connu d'autres, des journées de labeur finies après le soleil. « Ah oui, le journaliste... Ça m'était sorti de la tête. »

Il part dans un rire enfantin et tonitruant, qui résonnera encore souvent au cours de la soirée.

Jean-Paul et Ingrid Dalcq ont trois filles. L'aînée vient d'avoir son premier enfant. Les deux autres vivent encore à la ferme. Anne-Catherine me tient compagnie le temps que son père en ait fini à faire monter l'herbe jusqu'au ciel. C'est la deuxième de la famille, elle a 31 ans, elle possède un doctorat en ingénierie agrolologique obtenu à Gembloux, elle se lance en politique<sup>1</sup>, et à peine rentrée d'un congrès du MR à Bruxelles, elle a enfilé ses bottes, son imper et son bandana orange. « J'adore ensiler ! J'adore ! Ça m'a beaucoup manqué aujourd'hui, c'était un déchirement. » On mange debout, dans le froid qui nous engourdit soudain, en compagnie de deux ouvriers flamands, on mange sur le seuil de la ferme une tarte aux cerises car c'est la Saint-Georges, le saint-patron local. Anne-Catherine a siégé au CEJA (le Conseil européen pour les jeunes agriculteurs) après avoir tenu la vice-présidence de la FJA (la Fédération des jeunes agriculteurs), elle s'est taillée une petite réputation dans le milieu. Elle assure qu'elle se battra à cor et à cri pour défendre les intérêts des siens, au cas où elle serait élue députée wallonne — loin de se douter que le destin lui tresserait des lauriers de ministre.

de partout me renifler, je suis pétrifié, mon bout de tuyau pendu à la main. Si on m'avait vu... « Ça y est, je l'ai ! » s'écrie Anne-Catherine au loin. On finit par installer les deux bestiaux dans l'enclos où ils donneront peut-être la vie. « J'aime mes vaches, je les aime vraiment très fort... Ça fait du bien de passer un peu de temps avec elles après une journée à faire de la politique. J'oublie les biesses commentaires sur les réseaux sociaux. Les vaches, elles sont gentilles. »

Il est 22 heures, on rentre pour becqueter. Le rez tient en une seule et grande pièce, un ameublement daté d'avant l'ère Ikea, un grand téléviseur à côté de la table à manger, le salon couvert d'objets oubliés et de fardes à trous, le plancher du dessus à nu au plafond. Ingrid sert les frites, la salade et les brochettes de bœuf. La table grince et danse au rythme du mouvement des couverts qui dépiautent la bidoche. On boit du sirop de mandarine dilué dans l'eau. Reçu, Jean-Paul s'encalmine dans l'unique fauteuil de la maison. Avec Anne-Catherine, on bavarde encore un peu à propos de la crise paysanne, des élections qui viennent. Et alors le fermier qui n'avait presque pas moufté du repas, dont le téléphone indiscipliné crache le son de vidéos jouées brièvement au passage de ses doigts, qu'on croyait trop fatigué pour encore dire quelque chose à cause de l'heure à cause de l'âge à cause de l'ensilage, le fermier s'anime tout à coup, éructe des vérités qui lui viennent des tripes, une rage qu'il tonne au milieu de la campagne, à minuit passé. « Tous les trois jours, on est photographiés par satellite. C'est scandaleux ! Moi, le week-end, je suis heureux, car je sais que le facteur ne viendra pas. Mais la semaine... La semaine, j'ai la boule au ventre. Quand je vois une petite voiture blanche approcher, je me dis : ça y est, on va perdre des primes. Les écolos, faut pas qu'ils viennent chez moi ! Faut pas qu'ils viennent chez moi ! » Il a poussé sa colère, et aussi vite qu'elle était montée il retombe sur son énorme rire qui efface tout.

Je cherche dans la grange, au milieu des veaux, à la lumière de mon téléphone, un coin où étendre mon couchage léger. Il fait six degrés. J'aperçois des rats courir sur la paille. C'est un peu trop pour ma nature, je retourne chez les Dalcq. « Ah, mais bien sûr ! s'esclaffe Jean-Paul. C'est toi qui tenais à dormir sur le plancher des vacites... Viens, il y a un canapé qui t'attend dans le salon. » Un chien grimpe, se love près de moi, il me lèche les cheveux. Je m'enfouis dans mon couchage.



Le premier matin se signale d'abord par le chien qui fait grincer le parquet à l'étage, où il a sans doute fini par trouver son content d'affection humaine. D'abord le chien qui glapit, ses griffes sur les



Il n'y aura pas la place, on le craint, pour le globe terrestre de Louis Michel dans sa future tiny house. Les collectionneurs, rendez-vous prochainement sur eBay.

<sup>1</sup> Quatrième sur la liste régionale emmenée par Valérie De Bue, Anne-Catherine Dalcq obtiendra plus de sept mille voix de préférences (le sixième score de la circonscription de Nivelles) et décrochera un siège au parlement wallon. Deux mois et demi après notre rencontre, elle sera nommée, à la surprise générale, ministre wallonne de l'Agriculture.

« J'aime mes vaches, je les aime vraiment très fort... Ça fait du bien de passer un peu de temps avec elles après une journée à faire de la politique. J'oublie les biesses commentaires sur les réseaux sociaux. Les vaches, elles sont gentilles. »

Anne-Catherine Dalcq, (pas encore) ministre wallonne de l'Agriculture (MR)

Jean-Paul nous rejoint. Il paie ses deux ouvriers en cash, cent cinquante euros chacun pour quatorze heures de boulot. Il les met en garde : « L'argent... Geld... Niet perdre hein ! », avant d'éclater de rire. Anne-Catherine me prête de hautes bottes et un bout de tuyau, elle a besoin d'aide pour isoler deux vaches dans un enclos muni d'une caméra, les bêtes risquent de mettre bas au cours de la nuit. Nous voilà au milieu du troupeau sous la voûte étoilée, les pieds dans la gadoue. L'exploitation des Dalcq compte trois cents laitières. « Le plan, c'était que je reprenne l'affaire, mais j'avais prévu : pas plus de cent quatre-vingts bêtes. Sauf que maintenant, il y a la politique... » On localise l'une des deux vaches enceintes, on l'approche de l'enclos avec nos bouts de tuyau. L'autre est introuvable. Anne-Catherine me dit de rester à côté de la première vache, le temps qu'elle repère la seconde. Elle disparaît parmi le troupeau. Je me retrouve seul pendant plusieurs minutes dans la nuit noire, des paires de grosses narines visqueuses viennent

planches, puis le radio-réveil du couple Dalcq, Jean-Paul que l'on devine s'ébrouer, le dernier à être monté, le premier à redescendre le petit escalier scabreux qui ramène au salon. Bientôt tout le monde est de retour à la cuisine. Café, sirop de grenadine, corn-flakes, gâteau au chocolat, gaufres maison. « On a tellement d'œufs que le fer à galettes reste tout le temps sur la table », dit Ingrid. Je ne sais pas si c'est l'air de la campagne, mais je me suis réveillé avec un ventre en lambeaux, une horrible envie de pisser par derrière, ce que j'appellerai ma « turista brabançonne ». Je demande à pouvoir visiter les toilettes, en faisant mine qu'il n'y a là rien d'urgent, pour garder un semblant de prestance. Je sens que le sujet embarrasse. Anne-Catherine se montre évasive, elle me dit qu'elle doit régler un « problème » et que je pourrai me rendre à l'étage quand ce sera chose faite. Ça dure cinq ou sept minutes, parmi les plus longues de ma vie. Finalement, il s'avère que les toilettes sont bouchées depuis plusieurs jours, la future ministre wallonne ne parvient pas à venir à bout de l'avarie. « Mais vas-y, tu peux quand même faire ta petite affaire, je nettoierai après », m'encourage-t-elle avec un sens de l'hospitalité qui dépasse de loin les standards humains. « C'est gentil, mais ça peut encore attendre », mens-je.

En quittant les Dalcq, en les remerciant de tout cœur pour le couvert et la nuit, je leur annonce que j'ai rendez-vous à 9 heures chez Louis Michel, à vingt minutes à pied. « Oh, paraît qu'il déteste quand les gens ne sont pas ponctuels ! s'amuse Jean-Paul. Même à son âge... » Ni une ni deux, je commets une déjection pirate dans un talus à la sortie de la ferme et je prends la direction de Jodoigne, qu'on surnomme dans le coin « Michelville ».

C'est une quatre-façades anodine en bord de chaussée. Je me présente devant la porte avec mes baskets et le flanc de mon jean maculé d'une croûte de ferme, la dégaîne du type pas lavé, les plis du canapé peut-être encore imprimés sur la face. « Vous n'avez pas l'air d'un journaliste... » relève la femme de Louis Michel quand elle m'ouvre. L'ancien Vice-premier ministre, ancien commissaire européen, ancien bourgmestre de Jodoigne de 1983 à 2004, 77 ans, ne tarde pas à m'accueillir à son tour, flanqué de deux fillettes. « Ce sont les enfants de Charles », m'indique-t-il. « Mon fils (alors encore président du Conseil européen) a fort à faire en ce moment... »

On s'installe à son bureau. Sa femme nous apporte deux brioches nappées d'une couche de chocolat. Il boit de la chicorée. « Pure, précise-t-il. Ni théine, ni caféine. J'ai arrêté le café il y a un mois.



après une vie à en boire plusieurs litres par jour. Ça me rappelle mon enfance... Chez mes grands-parents, on mettait une cuillère de chicorée Pacha dans un ramponneau, de gros granules bien huileux, et on buvait ça comme de l'eau.»

À Jodoigne, il suffit de lancer un drone dans le ciel pour prendre la mesure du mal qui ronge la localité et, je l'apprendrai rapidement, l'ensemble de la province : l'engorgement automobile. On se croirait aux heures de pointe comme à l'entrée d'une mégapole, tant ça cahote parechoc contre parechoc. En attendant l'aménagement d'un contournement, qui ne vient pas. « Nous autres, nous avons une commune très étalée, qui comprend dix villages, situe l'ancien maître. Quand j'étais bourgmestre, on a voulu développer des circuits de petits bus électriques affrétés par la commune pour rallier la gare ferroviaire de Tirlemont. Mais les Flamands n'en ont pas voulu. Ils ont dû que ça ferait concurrence à De Lijn. C'est dommage... Moi, j'aime le train. Ça me détend. Au lieu de quoi, tout le monde se fourre dans sa voiture.»

wallon. Aujourd'hui, la population brabançonne dépasse les 400.000 habitants, soit un taux de croissance de 22,1 % depuis 1992 (contre 11,2 % dans le reste de la Wallonie). « Cet exode de la capitale vers notre province, les décideurs politiques l'ont-ils intégré dans leurs raisonnements ? s'interroge Louis Michel. Quand je vois comme on pousse au stop béton, à l'interdiction de nouvelles quatre-façades, quelque part, ça m'énerve. C'est une atteinte à ma liberté. D'autant que dans le Brabant wallon, on dispose d'un réservoir de terrains qui n'est pas mince. » Le vieil homme aujourd'hui retiré de la vie politique, que l'on aurait bien imaginé demeurer fidèle jusqu'au bout à la maison qu'il a bâtie de ses mains, envisage pourtant avec sa femme une étonnante reconversion immobilière : la tiny house. « Je suis un fanatique de ça. On étudie avec Mathieu (son deuxième fils, secrétaire d'État à la Digitalisation, aussi surnommé « Double M ») l'idée d'installer une tiny house dans le fond de son jardin, pour nous, plus tard, au cas où nous ne pourrions plus rester ici. Il habite un terrain de septante ares en pleine campagne, sur le domaine d'une ancienne ferme, dans un petit hameau près d'ici, au bout d'un chemin de terre. Ce serait un baraquement de soixante mètres carrés, petit living, salle d'eau, une seule chambre. Quand nous ne serons plus là et que Mathieu aura vieilli, il pourra l'utiliser à son tour. L'avantage c'est que vous n'êtes pas dans les pieds des enfants, mais vous n'êtes jamais loin d'eux. J'ycrois beaucoup. Ça éviterait la prolifération de constructions sauvages. Et puis, comme on dit maintenant, ça crée du lien humain. Ça rassure, ça enlève aux gens de l'anxiété. Parce que la société est devenue anxiogène à crever. Les vieux ont peur de tout. »

Louis Michel se lève, quitte son bureau d'un pas ralenti. « Je vais vous ramener quelque chose... » Il revient de la cuisine avec un emballage sous cellophane. « Regardez. Je n'ai encore jamais goûté ça. Ce sont des saucisses végétariennes.

— Et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Je ne sais pas. »

On examine la notice : pleurotes, poivrons, échalotes. « Vous voyez, je m'y mets. J'essaie de contribuer comme je peux. J'ai aussi acheté une voiture hybride, quarante-neuf mille euros. Je ne suis pas convaincu... Charles, lui, il a jeté son dévolu sur une Tesla. Cinquante-deux mille euros. »

On ne saura pas en quoi roule l'autre fils Michel. Mais « Double M », qui fut président du collège provincial du Brabant wallon durant sept ans, a renforcé la conviction, chez le père, que cet échelon de pouvoir que l'on moque volontiers pour son inutilité présumée, demeure indispensable. « Si les provinces n'existaient plus, l'immense valeur ajoutée financière et fiscale du Brabant wallon serait essentiellement redistribuée aux autres. On jouit ici d'un niveau de revenus qui est tel... (le salaire médian,

Ce n'est pas la journée de marche que j'avais imaginée. Je traîne ma carcasse affaiblie par la tourista brabançonne sur des chemins pédestres, des sentiers agricoles, des petites routes de village, des Ravel, à travers les champs de betteraves et de céréales en voie de germination. J'aimerais être dans un lit, avec une pharmacie à portée de main, et des toilettes pour leur confier mes projections intempestives, et ma mère pour me dorloter.

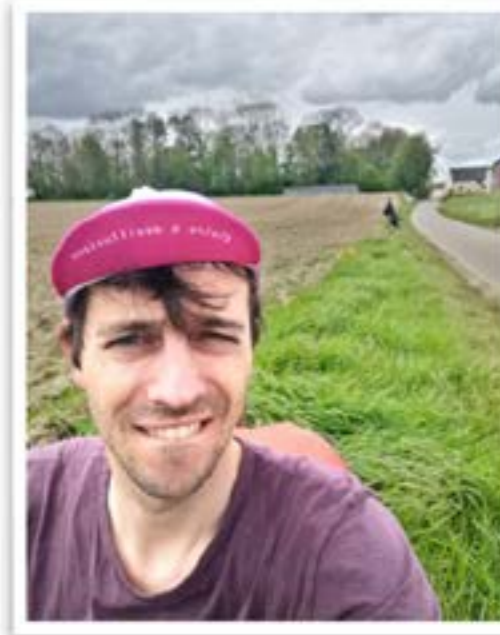


en 2024, y est de 3.620 euros bruts par mois d'après des chiffres de SD Worx, le plus élevé du pays à l'exception de Bruxelles). On est une vache à lait pour la Wallonie. Moi, je suis pour la solidarité. Mais imaginons que le Brabant wallon soit dissous en tant qu'entité politique. Eh bien, je peux vous garantir que ce serait un manque pour les infrastructures, les services, les écoles... Si une province en Wallonie a bien du sens, c'est la nôtre. »

Louis Michel me raccompagne sur le perron. Au moment des salutations, il me lance, comme il m'aurait souhaité bonne route : « Ah, une autre chose dont il faudrait parler, c'est la fusion des communes... Jodoigne ne devrait-elle pas absorber ses voisins ? »

Ce n'est pas la journée de marche que j'avais imaginée. Je traîne ma carcasse affaiblie par la tourista brabançonne sur des chemins pédestres, des sentiers agricoles, des petites routes de village, des Ravel, à travers les champs de betteraves et de céréales en voie de germination. J'aimerais être dans un lit, avec une pharmacie à portée de main, et des toilettes pour leur confier mes projections intempestives, et ma mère pour me dorloter. J'atteins péniblement Incourt, à mi-chemin entre Jodoigne et Chaumont-Gistoux. Petite place pittoresque avec de la vieille brique, un jardin public où je m'étale un instant dans l'espoir de reprendre du poil de la bête. Là se trouve la maison communale, et là travaille Léon Walry, bourgmestre de l'entité depuis 1976.

Il m'offre un sandwich au thon, que j'entame avec la plus grande précaution. Chemise à carreaux, fine monture sur le nez, un œil un peu ralenti, et une grosse montre. Certains disent de Léon Walry qu'il aurait mérité, pour son intelligence et sa loyauté, d'être ministre wallon, mais que le PS l'a cruellement



maintenu à distance, l'a laissé s'encroûter dans son patelin. Ça fait donc un demi-siècle que l'homme à la couronne de cheveux blancs administre Incourt, la vingt-sixième plus petite commune sur les vingt-sept de la province, 5.500 habitants. « Mais on connaît ici une forte croissance démographique, comme partout en Brabant wallon », pose Léon Walry en trempant son sandwich au crabe dans une grande tasse de café. « Le prix des terrains et des maisons explose. Les jeunes ne sont plus en capacité d'acheter ici, ils se rabattent sur Namur ou Éghezée. J'ai lancé un mécanisme qui marche bien : je leur permets de louer à bas prix, ensuite s'ils acquièrent le bien occupé, ils récupèrent un quart de ce qu'ils ont dépensé en loyer. » Incourt n'échappe pas non plus à la pression automobile, même dans une localité de taille aussi modeste. « La plupart des gens sont liés à un véhicule. La vérité, c'est ça, qu'on le veuille ou non. J'ai tenté de créer une liaison de bus entre Incourt et Louvain, mais ça n'a pas marché. Les bus étaient vides. La ligne n'existe plus. »

Le bourgmestre socialiste est candidat à sa propre succession aux élections d'octobre. Il boit une gorgée de son café maintenant parfumé à la chair de crabe. « Notre programme électoral, si je puis dire, c'est de préserver le trésor qu'est la ruralité. » Une équation presque insoluble traverse toute la province : comment éviter que le « Bêwè » ne devienne une ville de 110 kilomètres de long et 22 kilomètres de large, sans pour autant en faire une forteresse inaccessible aux nouveaux candidats, a fortiori les moins nantis ?

À ma propre surprise, je viens à bout de mon sandwich au thon, et je me sens apte à reprendre la route. Un autre territoire s'ouvre devant moi, presque un autre pays.

« Je suis un fanatique des "tiny houses". Je crois beaucoup à ce type d'habitat. Ça éviterait la prolifération de constructions sauvages dans le Brabant wallon... On étudie avec mon fils Mathieu l'idée d'en installer une dans le fond de son jardin, pour nous, pour plus tard. Ce serait un baraquement de soixante mètres carrés, petit living, salle d'eau, une seule chambre. »

Louis Michel, ancien Vice-Premier ministre (MR)

Il reste un mois avant les élections régionales et fédérales, et le père Michel voit les choses venir. Il pressent la fin du règne des socialistes en Wallonie. « Les socialistes, mais aussi les écologistes, ils ont apporté une culture de la permissivité, du laxisme... Attention, je ne suis pas un défenseur du grand capital. Je vomis le financiarisme, qui est le contraire du libéralisme. On ne met pas les choses en concurrence, on cherche seulement à exploiter. Moi, libéral, j'ai par exemple un très gros problème avec les banques. Quand vous voyez combien il est difficile aujourd'hui d'accéder aux crédits pour faire construire... Honnêtement, même pour un couple qui travaille, si vous n'avez pas l'aide de vos parents, c'est impossible. » Dans le Brabant wallon, le prix médian d'une maison s'élevait en 2023 à 375.000 euros, le montant le plus élevé de Wallonie (la moyenne régionale étant à 210.000 euros). Plus cher donc que dans les provinces limitrophes, vers lesquelles un nombre croissant de jeunes ménages reportent leurs rêves de nidification. Mais toujours moins cher que dans la couronne sud de Bruxelles, ce qui entraîne un exode de la capitale vers le Brabant

## II. UCLOUVALLEY

Où l'on forme les cerveaux et les licornes de demain



**P**assé Chaumont-Gistoux, où j'ai tenté de me refaire la cerise avec un Coca, je marche vers Louvain-la-Neuve en guettant les silhouettes qui approchent. Vincent Wattiez m'a dit qu'il viendrait à ma rencontre, mais il ne possède pas de téléphone. Soudain déboule sur une petite route bordée de jeunes bouleaux alignés en rangs militaires et battus par le vent, un homme de haute taille, cheveux longs, t-shirt noir, pantalon à poches, des bottines conçues pour traverser la Sibérie comme son salon en pantoufles, et un sac à dos bien chargé, des fois qu'une attaque nucléaire nous condamnerait à vivre en autosuffisance. Vincent a les genoux qui commencent à grincer à force de faire de la marche, il est guitariste au sein du groupe anarcho-punk René Binamé, il est l'un des instigateurs du décret wallon sur l'habitat léger<sup>2</sup>, enfin il bosse à mi-temps au centre culturel du Brabant wallon, à Court-Saint-Étienne. « J'ai posé trois conditions avant de m'engager. Un : pas de voiture. Deux : pas de téléphone. Trois : assez de congés pour assouvir mon besoin d'évasion. » Il lui arrive souvent de prendre le train sur un coup de tête, débarquer à Ostende, lire des heures entre les dunes jusqu'au soleil couchant, et revenir à la maison. Ou plutôt, revenir à la bulle, le nom donné à son logis, une sorte d'œuf vitré de la taille d'une demi-yourte. Il s'en trouve quatre ou cinq comme ça à La Baraque, l'iconique quartier alternatif de Louvain-la-Neuve que viennent souvent visiter des gens de passage comme une curiosité exotique, à l'instar du quartier Christiania de Copenhague.

L'itinéraire prend des allures de parcours paracommando. On enjambe un ruisseau. On escade un talus à l'aide d'une corde. On débouche au milieu d'un champ hérissé de jeunes pousses, baigné d'une lumière voilée et oblique. Vincent s'est installé à la Baraque en 1997, vingt ans après la naissance du quartier. Ce village vaguement schtroumpfésque, constitué d'habitations

légères et éclectiques, parfois excentriques, « limite Frankenstein », innervé de sentiers frangés par la brousse et organisé en autogestion, compte aujourd'hui cent cinquante habitants. « Ça s'est à la fois densifié et étendu, mais maintenant ça ne bouge plus. Si quelqu'un qui vend fait monter les enchères, c'est la guerre civile. On a conçu une sorte de grille tarifaire, qui est comme un code d'honneur, pour éviter que ça déconne. » Après un dernier champ de colzas, on passe au-dessus de la E411, en dessous de la N4, à travers le néo-quartier de Courbevoie où le MR vient d'acquiescer une vitrine tape-à-l'œil, par-dessus un marais poissonneux, et on entre à La Baraque.

La « sous-communauté » du « sous-quartier » des bulles (quelques petites yourtes dressées autour de parterres fleuris) m'offre la douche, le couvert et le gîte. Je me sens ragaillard. Chiasse brabançonne chassée. Quand Vincent me tend une cannette de Maes, je la skette avec la soif d'un marathonien alcoolique. Vingt-cinq kilomètres dans un état vaseux : la journée fut éreintante, du petit déjeuner chez les Dalcq jusqu'à l'apéro qui nous rassemble sur des chaises dépareillées, près d'un établi couvert d'un toit en tôle — et le « nous » comprend Vincent, mais aussi sa compagne Laurence, employée au sein de l'ASBL Habitat Participation ; un autre Vincent, professeur de chimie à l'université ; et Sylvain, jardinier agréé Natagora. Je leur explique l'objet de mon reportage pédestre. Chacun livre son portrait du Brabant wallon. « On est enserré, pris en étau entre la spéculation immobilière et les propriétaires de Porsche et de X5, résume Vincent (le chimiste). Avant, à Louvain-la-Neuve, il y avait vraiment un esprit d'utopie libertaire, presque anarchiste. Il ne reste plus que quelques poches de résistance, comme ici. » Le professeur cherche à se reconverter en guide nature. Il randonne souvent près d'ici, pour trouver de l'apaisement, tenter de soigner son tempérament insomniac, raviver des souvenirs de son enfance passée dans un chalet au milieu des bois,



dans le nord de la France. « Mais tu te heurtes tout le temps à des voies rapides ou des viaducs. C'est d'une violence pour les hommes et les animaux... Quand je marche dans le Brabant wallon, je devine le patrimoine naturel incroyable qui a disparu. Ça reste beau en certains endroits, mais la plupart du temps ce n'est qu'une enfilade de quartiers résidentiels et de villas qui rivalisent de grandeur. »

Sylvain (le jardinier) a 29 ans, des cheveux blonds ramassés en un chignon, rasés de près sur les flancs, et une boucle d'oreille. Chaque matin, il prend son utilitaire à la sortie de la Baraque. Il se retrouve presque à tous les coups dans les bouchons. « Je me dis : mais qu'est-ce que je fous ici ? » Passés les embouteillages, il enseme les jardins chez des particuliers, « essentiellement des riches ». « Certains clients veulent de la "biodiversité" juste pour frimer devant leurs amis, "ouais, moi j'ai fait appel à un jardinier agréé Natagora". Parfois on a coulé du béton sur une zone humide, les nouveaux propriétaires font appel à moi et se targuent ensuite d'avoir amené de la biodiversité, alors qu'il y en avait bien plus avant. Il y a quelque chose de curieux dans cette province : la lointaine conscience que le monde part en vrille, un début de changement — et en même temps toujours plus de matérialisme et d'égoïsme. »

On mange, dans la bulle centrale — l'espace commun, rustique et charmant — une salade garnie qui finit de me ressusciter, on boit du rouge, certains disent que dans leurs rêves secrets ils iraient bien souiller à la peinture la nouvelle vitrine du MR, de l'autre côté du marais. Vincent et ses amis m'ont réservé la bulle des invités. Il y a là un poêle à bois, une bougie auprès du lit, une petite bibliothèque, un bureau, un lecteur de vinyle. La piaule parfaite pour un pèlerin de mon espèce. Je lis quelques pages de *Triste tigre*, de Neige Sinno, et je m'endors dans une quiétude de forêt profonde.



Le deuxième matin se signale par le chant des tourterelles turques et des pigeons ramiers, par les chocs sourds d'une hache qui fend des bûches. Vincent (le chimiste) se pose au soleil avec un petit plateau-déjeuner. Il ferme les yeux. En se concentrant sur le chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les branchages, le bourdonnement des insectes qui butinent les parterres fleuris aménagés par Sylvain, en faisant abstraction de la clameur de la ville et la lointaine mélodie des grands axes

<sup>2</sup> Adopté en 2019, ce décret reconnaît et encadre l'habitat léger (yourtes, tiny houses, cabanes, roulettes, etc.), caractérisé par son poids modeste et sa faible empreinte au sol.



De gauche à droite et de bas en haut : Vincent, Laurence, Sylvain et Vincent. Au fond, la bulle verte dans laquelle notre journaliste-pèlerin a passé la nuit.



« Lors des entretiens d'embauche, les jeunes candidats me demandent souvent quelles sont nos actions pour lutter contre le réchauffement climatique. Mais une fois qu'on aborde la question du véhicule de société, personne ne se rebiffe. Sur nos 1.200 employés, on compte 1.000 voitures. »

Emy Gilson, DRH chez Odoo

routiers, il peut se transporter avec aisance dans le chalet de son enfance, où la nature lui semblait souveraine, et oublier les angoisses qui le réveillent la nuit, lorsque, comme il dit, son corps lui « parle ».

Le quartier des bulles fait partie de ces lieux trop vite laissés derrière soi, que l'on aurait aimé ne jamais quitter. Dont on n'a vu que le versant enchanteur, printanier, pas le tableau en hiver, les arbres nus et les venelles boueuses, la nuit dès le retour de l'école; et l'on se demande pour soi si c'est une vie désirable. Je traverse la dalle de Louvain-la-Neuve. Je fais le cadastre des constructions qui n'existaient pas quand j'étais étudiant, par endroits c'est comme si une deuxième ville avait poussé sur la première, un arbre déjà tordu d'où jaillissent des rejets. Nicolas Cordier, le directeur du parc scientifique, m'offre le café au cinquième étage de l'Aula Magna, un modeste monolithe de verre qui domine le lac. Le bonhomme occupe cette fonction depuis 2018, après avoir dirigé pendant dix ans le service des logements sociaux de Louvain-la-Neuve. Le parc scientifique est presque aussi vieux que la dalle de béton sur laquelle repose la ville universitaire, selon la vision des pères fondateurs qui ne voulaient pas d'un campus, mais d'une cité à la trame médiévale où se croisent une multitude d'activités. « Les pères fondateurs, on les bénit tous les jours! » loue Nicolas Cordier, par ailleurs président du conseil communal de Grez-Doiceau (Les Engagés). Durant les premières années, le parc scientifique était occupé par des mastodontes comme Shell, Monsanto, IBM. Aujourd'hui : IBA, Odoo, AGC, Zoetis... Des PME, des start-up, des biotechs, des spin-off sortis de l'université, au total 270 entreprises et 8.500 employés, dix mille d'ici deux ans selon les projections. « Le cadre de vie

est ici exceptionnel, le pôle est devenu beaucoup plus attractif pour les entreprises que Bruxelles<sup>3</sup> ou Waterloo, note Nicolas Cordier. L'enjeu dans le futur, ce sera d'éviter de se retrouver avec une province composée uniquement de riches, et je dirais même de vieux riches, car le Bévê est certes une province jeune, mais qui vieillit. Elle rattrape peu à peu son retard sur les autres. Dans mon entourage, j'ai une génération sacrifiée qui n'a pas pu acheter à Louvain-la-Neuve. Les prix sont exorbitants. Ça vend rarement, et quand ça vend, c'est à prix d'or. »

À en croire le patron du « Science Park », nombre de nouveaux habitants viennent chercher dans cette province une forme « d'homogénéité sociologique ». Certainement pas un sentiment d'appartenance, une âme, une identité forte comme d'autres régions peuvent le revendiquer. « C'est quoi, le Brabant wallon? Juste un découpage administratif. »

Nous sortons, la rencontre va prendre fin, lorsque traversé par une idée saugrenue, je me fous à poil et je saute dans le lac. Passé un instant de stupeur, Nicolas Cordier arrache sa chemise blanche et se jette à l'eau à son tour, nous nageons entre les roseaux et les canards, nos pieds frôlent des tessons de bière fichés dans la vase, des caddies de supermarché. Après quoi, nous nous rhabillons, je serre cordialement la main de mon interlocuteur et je prends la direction du parc scientifique<sup>4</sup>.

Je passe par la gare, je longe la ferme du Bièreau. De l'autre côté du boulevard Baudouin I<sup>er</sup>, je croise des cohortes de jeunes cadres dynamiques en quête d'une pitance, c'est l'heure de midi. Ça fleure bon l'esprit d'entreprendre, la Wallonie qui gagne. Me revient en mémoire une réflexion tenue la veille par Louis Michel: il y aurait à l'UCL, par

opposition à l'ULB, une mentalité davantage orientée « business », tournée vers l'action, qui ferait de ses diplômés des êtres directement opérationnels pour le marché du travail et contribuerait aux « scores de tapé » des libéraux dans la province. « Le Brabant wallon sans l'UCL, ça n'aurait pas grand-chose à voir avec la province qu'on connaît aujourd'hui, m'assurait l'ancien Vice-premier, athée et franc-maçon déclaré. Les quatre coins du territoire convergent vers le campus, je suis sûr que ça entraîne comme une macération socioculturelle. L'UCL, c'est un moteur d'unification du Brabant wallon. »

J'atteins le parking de la société Odoo, qui a bâti sa réussite exceptionnelle dans la vente de logiciels de gestion intégrée pour les entreprises, et je suis saisi par l'impression d'entrer dans un remake walliforsien de Wall-E. Des voitures blanches et mauves clonées par dizaines sont stationnées en éventail, on dirait qu'elles ont été positionnées là pour une exposition, et d'ailleurs peut-être qu'elles le seront dans cent ans, rangées de la même manière derrière une vitrine pour scénographier les bizarreries de ce premier quart de siècle.

Emy Gilson est directrice des ressources humaines chez Odoo depuis six ans. Son premier jour dans la future licorne<sup>5</sup> wallonne était aussi le premier jour de dix-neuf autres employés. Elle recrute, plutôt elle essaie de recruter, quarante personnes par mois, surtout des développeurs, un métier en pénurie en Europe. L'entreprise fondée par Fabien Pinckaers compte 650 employés à Louvain-la-Neuve, presque autant dans les fermes de Ramillies, au sud de Jodoigne, où Odoo a éclo et grandi. La moyenne d'âge est de 28 ans. Le contingent devrait doubler dans un an. Et le site de Louvain-la-Neuve s'étendra en 2026 pour former un campus calqué sur le modèle de Google et Facebook, que chacun ralliera naturellement dans sa tute mauve et blanche. « Lors des entretiens

d'embauche, les jeunes candidats me demandent souvent ce que fait Odoo en termes de RSE<sup>6</sup>, quelles sont nos actions pour lutter contre le réchauffement climatique. Mais une fois qu'on aborde la question du véhicule de société, personne ne se rebiffe. Sur nos 1.200 employés, on compte 1.000 voitures. Je suis un peu mal à l'aise quand je vois sur la nationale quinze véhicules Odoo qui se suivent à la queue-leu-leu. Ou quand je pense aux couples qui bossent chez nous, chacun avec sa petite auto fournie par notre employeur. »

J'entre dans le bois de Lauzelle, une zone Natura 2000 de 200 hectares que les autorités ont décidé de « réensauvager » à petits traits. Elle fait l'objet depuis quelques semaines d'un débat passionné, du fait du projet Athéna, un écoquartier de 1.250 logements — le double d'habitants — qui devrait voir le jour en surplomb du bois. Par les chemins communaux je croise des arbres d'essences diverses, peuplement de mélèzes ou futaie de hêtres, je longe le ruisseau du Blanc-Ry, contourne des mares où barbotent des batraciens (et où ils niquent probablement, c'est le printemps). Enfin, à l'autre extrémité, je débouche sur le Bois del Terre, un petit habitat groupé où il est prévu que je loge, reçu par Stéphane Vanden Eede qui m'attend au milieu de la route. C'est un homme muni de fines lunettes rondes, un activiste polymorphe dont il serait difficile de résumer la carrière en une phrase. Résumons-la en une stèle : celle qui repose sur un talus du Bois del Terre, qui a séjourné au milieu du rond-point Schuman à Bruxelles, et sur laquelle est gravée la mention « Nous savions, nous savons, ils sauront » en référence au rapport Meadows sur les limites de la croissance<sup>7</sup>, dont ce roc célébrait le cinquante-naire. Résumons-la en une monnaie: celle qu'il a lancée en 2012, appelée le Talent, en circulation dans le Brabant wallon jusqu'en 2018. Résumons-la

3 Cependant, selon une étude récente réalisée par l'Institut bruxellois de statistique et d'analyse (Ibsa) en 2022, et contrairement aux idées reçues, et malgré la rivalité qui existe entre les trois Régions du pays, la capitale perd peu d'entreprises, 0,6% entre 2009 et 2020.

4 Il s'agit évidemment d'une blague, du même tonneau que celle parue dans le n°27 de *Wifried* (page 48) et qui nous avait valu le titre honorifique de « Magazine le plus drôle de l'année ».

WIFRIED N°28

5 Se dit d'une start-up valorisée à plus d'un milliard de dollars. Odoo est à ce jour l'unique « licorne » wallonne.

6 Responsabilité sociale (ou sociétale) des entreprises, définie par la Commission européenne comme la responsabilité des entreprises vis-à-vis des effets qu'elles exercent sur la société.

7 Commandé par le Club de Rome en 1972, c'est une des références des débats et critiques qui portent sur les liens entre conséquences écologiques de la croissance économique, limitation des ressources et évolution démographique.



en un journal: *Alter Echos*, dont il est l'un des fondateurs. Résumons-la en un domaine d'expertise: la vie politique de la « Jeune province », de la fusion des communes à nos jours.

On décapsule une Jupiler bien fraîche, et la leçon peut commencer. Le développement résidentiel du Brabant wallon démarre véritablement dans les années 1960, avec la mise en opération progressive de la E411 au moment où Bruxelles subit ses premières grosses balafres urbanistiques. Des quartiers entiers voient le jour dans la campagne brabançonne, une brique aujourd'hui vétuste, érigivore, dont les nouvelles générations ne veulent pas. « *Comme tout le monde est d'accord pour dire, du bout des lèvres, qu'il faut freiner l'étalement urbain, densifier les centres et boucher les dents creuses, la question qui se pose, c'est de savoir à partir de quand on va détruire les vieilles maisons avec jardin détenues par des habitants qui ont maintenant plus de 80 ans et sont soutenus à bout de bras par le CPAS, pour les remplacer par du neuf?* »

En octobre, l'exécutif provincial sera appelé à être renouvelé, et le 1<sup>er</sup> janvier 2025 le Brabant wallon fêtera les trente ans de sa création, des suites de la scission du grand Brabant. Cette province est-elle une réussite? « *Je ne trouve pas, juge Stéphane Vanden Eede. Elle s'est vite revendiquée comme étant la jeune province, mais elle a aussitôt démarré sur des pratiques ancestrales avec André Flahaut<sup>8</sup> et Louis Michel aux manettes, les deux parrains de l'institution. Les administrations se sont construites en lasagne, une couche*

*socialiste, une couche libérale, une couche socialiste, une couche libérale, et cette structure a colonisé tous les organes de décision. À mon sens, il ya des opérateurs territoriaux qui fonctionnent bien mieux que la province, comme l'IBW (l'Intercommunale du Brabant wallon) qui gère notamment les déchets et le traitement des eaux. La province, elle reçoit une dotation qu'elle distribue à gauche, à droite, et voilà. Les élections provinciales n'ont d'ailleurs jamais suscité le moindre intérêt.* » Si le Brabant n'avait pas été scindé, Stéphane Vanden Eede estime que ça n'y aurait rien changé. La proximité avec Bruxelles et la présence de l'université auraient joué exactement le même rôle moteur. La province se serait enrichie de la même manière, dopée par l'impôt sur le foncier et les revenus — au détriment de la capitale, qui voit arriver chaque jour des milliers de navetteurs en provenance des deux Brabants sans qu'ils n'aient à lui payer quoi que ce soit. « *C'est une province de bric et de broc, poursuit Stéphane Vanden Eede. À l'est les habitants se sentent proches de la mentalité liégeoise, au sud namuroise, à l'ouest hennuyère... Tu as des communes rurales, d'autres qui font vraiment partie de l'interland bruxellois. Le Brabant wallon, c'est un territoire très homogène d'un point de vue économique et culturel, mais sans identité propre. C'est un non-pays.* »

Julie Chantry, la bourgmestre d'Ottignies-Louvain-la-Neuve rencontrée peu après ma traversée pédestre, souligne quant à elle la qualité de vie qui y est exceptionnelle, et la beauté de certains coins préservés, qu'elle a le loisir d'arpenter lors



Le bureau de la bourgmestre avant l'invention de l'informatique.

« **En Brabant wallon, on commence à souffrir terriblement de la bagnole. Elle nous asphyxie. Elle va nous tuer.** »

Julie Chantry, bourgmestre d'Ottignies-Louvain-la-Neuve (Ecolo)

de marches Adeps. « *Mais il est indéniable que la province s'est fort étalée, diluée sur tout son territoire. On commence d'ailleurs à souffrir terriblement de la bagnole. Elle nous asphyxie. Elle va nous tuer.* » Le RER vers Bruxelles aurait dû soulager bien plus tôt. Non seulement il n'est toujours pas opérationnel, mais certains continuent de penser qu'il aurait mieux valu réhabiliter l'ancienne ligne de chemin de fer qui traversait la province d'est en ouest, la bien-nommée Transbrabançonne. Ils s'appuient sur les études<sup>9</sup> menées en matière de dynamiques de déplacements au sein du Brabant wallon, lesquelles démontrent qu'une très petite frange des navetteurs « monte » chaque matin à Bruxelles. Et qu'une majorité se meut à l'intérieur de la province, souvent pour des trajets de moins de 5 km. Ce qui plaiderait pour le développement d'autoroutes cyclables, un chantier auquel s'est attelée la bourgmestre Julie Chantry le long de la N4, et bientôt dans la vallée de la Dyle. « *Ça vaut le coup, même si on se prend des volées de bois vert: on nous reproche de nous prétendre écologistes mais d'abattre des arbres et d'imperméabiliser les sols...* » Elle ne croit pas en la résurrection de la Transbrabançonne, qui coûterait des millions, entraînerait des expropriations déchirantes, et n'innocenterait qu'un petit nombre de navetteurs, puisqu'ici « *tout le monde a déjà sa bagnole* ». Stéphane Vanden Eede en appelle à une solution bien plus facile à mettre en application: lancer des lignes de bus rapides. Il n'en existe pour l'heure que deux, entre Jodoigne et Ottignies et entre Ottignies et Braine-l'Alleud.

Julie Chantry se sait sur la sellette. Son exécutif avait déjà failli sauter voici deux ans. Quartier général des écologistes depuis 2001 — la première commune aux mains des Verts de l'histoire de Belgique —, Louvain-la-Neuve pourrait bien pivoter à droite après le scrutin d'octobre, emportée comme partout en Wallonie par la fièvre bleue. « *La lutte va être âpre et rude* », prédit la bourgmestre. Une victoire du MR viendrait parachever l'œuvre colonisatrice des libéraux en Brabant wallon, entamée dès le début des règnes de Louis Michel et Serge Kubla<sup>10</sup>. « *À l'époque, les libéraux dans cette province, c'était vraiment la portion congrue, replace Stéphane Vanden Eede. Ils ont semé la zizanie chez les catholiques après la fusion des communes, en enrôlant tous les candidats situés sur l'aile droite du PSC. Une fois les cathos réduits à néant, ils ont commencé à nouer des alliances avec le PS, obligeant les socialistes à jouer contre-nature et donc à se faire sanctionner dans les urnes. C'est comme ça qu'ils ont conquis la majorité de l'électorat brabançon, en phagocytant les autres corps. En les vassalisant.* »

D'un même lever de coude, on finit lui et moi notre Jupiler.

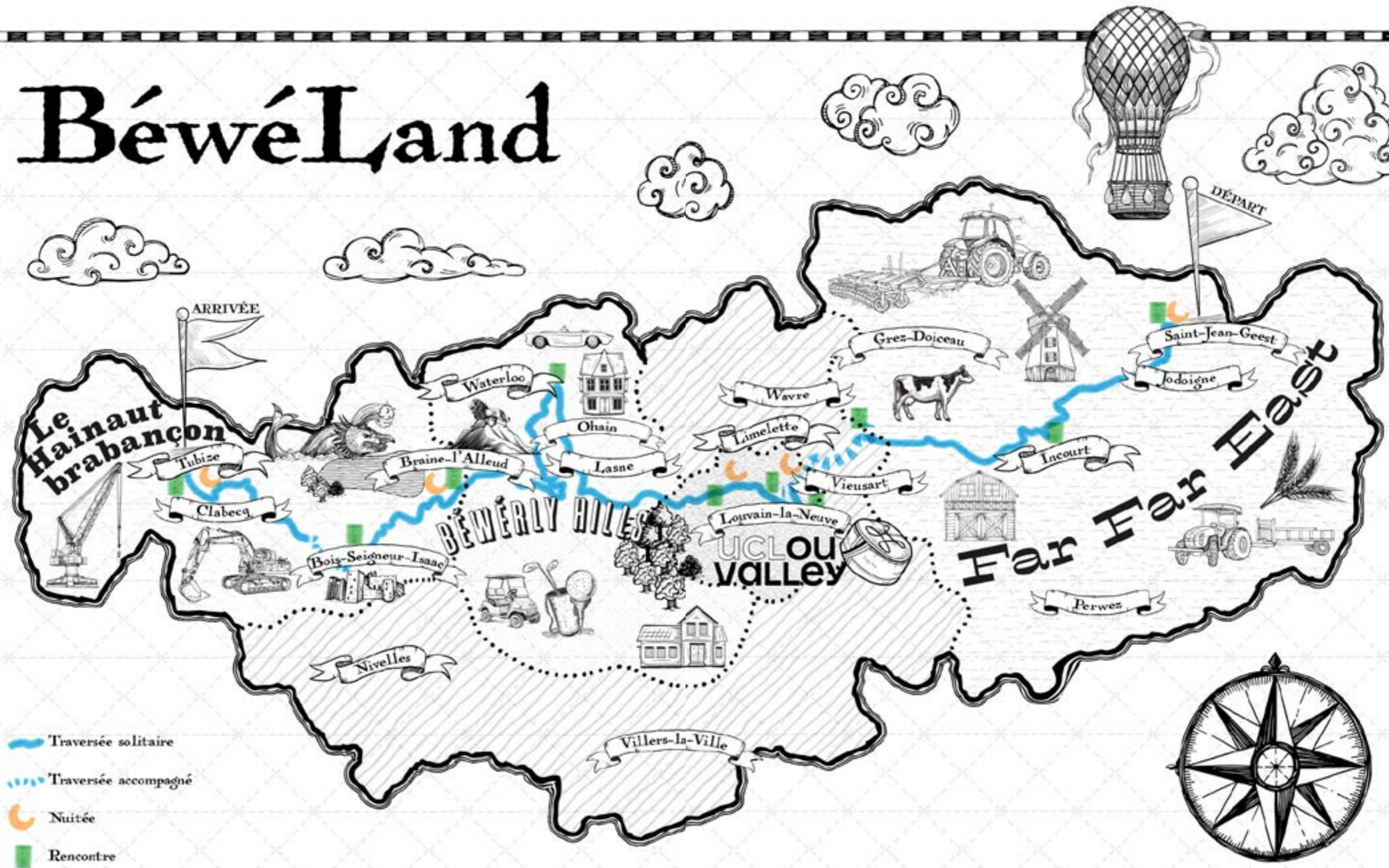
Le soir venu, j'étends une paillasse de fortune sur la mezzanine de l'espace commun du Bois del Terre. Je suis parti l'avant-veille au soir et, comme souvent avec les périodes en itinérance picorées de nombreuses rencontres, le temps se dilate; j'ai l'impression d'avoir quitté Bruxelles un mois plus tôt.

8 Ancien ministre fédéral, le socialiste, originaire de Walhain, fut très actif dans la politique brabançonne avant et après la naissance de la « Jeune province ». Il occupa notamment en début de carrière la fonction de président de la fédération du Brabant wallon. Plus tard, amoureux de sa terre natale, il publia une sorte d'autobiographie intitulée *Brabant passion*.

9 La dernière en date, basée notamment sur les données Proximus et relayée par le journal *Espace-Vie* dans son édition de mars 2024, nous apprend que seulement 13 % des déplacements quotidiens réalisés en voiture un jour de semaine le sont pour se rendre à Bruxelles. L'essentiel se passe à l'intérieur de la province (62 %), et, s'agissant de ces 62 %, l'essentiel se passe à l'intérieur d'une même commune (56 %). Autrement dit, on prend surtout son carrosse pour rester dans son patelin.

10 Bourgmestre de Waterloo de 1983 à 2010, Serge Kubla fut aussi ministre wallon de 1999 à 2004, avant d'être condamné, en 2023, à deux ans de prison pour corruption d'un ancien Premier ministre congolais.

# BéwéLand



- Traversée solitaire
- Traversée accompagné
- Nuitée
- Rencontre



# III. BÉWÉRLY HILLS

Au pays du bleu roi



**L**e troisième matin se signale par l'abominable sonnerie de mon réveil, puis par la voix de Stéphane qui m'annonce que le petit déjeuner est servi. On mange dans une pièce lumineuse qui donne sur le jardin du Bois del Terre, œuf à la coque, fromage d'abbaye, c'est mieux qu'un bed & breakfast, et en sus c'est assorti d'un dernier cours d'histoire politique brabançonne.

J'endosse mon sac à dos Lafuma adoré. L'atmosphère a pris d'un coup une épaisseur tropicale. Les premiers moustiques font leur apparition. L'air est lourd, le vent bienfaisant, les chemins spongieux, le soleil revanchard sur l'hiver qui a trop duré; il neige du pollen. Céroux-Mousty, Couture-Saint-Germain, Lasne, Ohain: un long et beau chapelet de maisons à quatre façades, trois voitures, deux garages, une piscine.

**« Quand j'étais candidate PS à Lasne, on a éclaté des œufs sur ma voiture, on me klaxonnait dessus en me traitant de sale gauchiste. Devant mes fillettes... Je ne suis pas un animal politique, j'ai dû me faire violence pour mener ces campagnes. Mais on formait une chouette bande, c'était gal. On y croyait vraiment. »**

Nathalie Uyttendaele, avocate et professeure à l'ULB

Il arrive que je n'entende rien d'autre, évoluant sous les arbres centenaires, que le croassement des crapauds et les petits broiements des robots-tondeuses. Les sentiers publics sont parfois si étroits quand ils frayent entre deux grandes propriétés privées, qu'on s'excuserait presque de déranger dans leur intimité leurs occupants tantôt en train de tailler une haie, tantôt de barboter au soleil. Un écrin bucolique préservé des transports en commun, sinon un bus par-ci par-là, et préservé

des nuisances propres aux centres urbains, où la seule condition pour accéder à cet entre-soi est de posséder le bon entregent. Si les communes devaient hériter d'une couleur, Lasne prendrait le bleu. Le bleu du MR roi depuis des douzaines d'années, le bleu du ciel en ce jour de la fête du Travail, le bleu des rectangles d'eau chlorée au milieu des gazons. Le bleu de la volonté, car ici — comme en province de Luxembourg, à l'autre extrémité de la Wallonie — on croit dur à une maxime, qui dit qu'avec la volonté on peut tout.

J'entre dans le hameau de Hannonsart. Nathalie Uyttendaele habite une ruelle ravissante dans un *havre de paix*. Les murs de sa maison sont ornements de peintures, le sol composé de carrelages en mosaïque ou de lattes de chêne. Le soleil pénètre dans la cuisine depuis le jardin en escaliers. Le calme est absolu. On s'installe au salon. Elle était en train de lire *La Puissance de la douceur* en m'attendant, un essai philosophique d'Anne Dufourmantelle, invitation à adoucir notre rapport au monde. Sœur de l'avocat Marc Uyttendaele, et donc belle-sœur de l'ancienne Vice-première ministre socialiste Laurette Onkelinx, Nathalie Uyttendaele, 55 ans, elle-même avocate et professeure en droit de la famille à l'ULB, a eu l'incongruité de mener une liste PS à Lasne. Un objet politique ovni, voué au camouflet. C'était en 2005, avec une récidive en 2012. « Je voulais faire tache d'huile. Ça n'a pas du tout marché. C'est malheureux, car derrière les Porsche et les piscines, on trouve à Lasne un nombre croissant d'habitants, notamment les plus jeunes, qui n'arrivent pas à assumer le coût de leur vie. C'est encore plus vrai pour les couples divorcés. Vous êtes une femme, vous vivez seule, et vous devez rembourser votre grande maison à Lasne... Mais mon discours n'a pas percolé. Il y a ici une forme de pudeur, personne n'oserait dire qu'il rencontre des difficultés. » La candidate socialiste a aussi remarqué un mouvement de repli sur soi, qui se manifeste particulièrement sur la question

Il est chelou ce monsieur dans la rue qui me photographie à travers ma fenêtre.



de l'accueil des réfugiés. « La commune préfère payer une amende plutôt que de respecter son quota d'accueil. L'étranger, ici, est objet de répulsion. Nous avons une chance inouïe d'habiter ici, pourquoi ne pas la partager? »

Nathalie Uyttendaele garde de son assaut kamikaze en politique, un souvenir doux-amer. « Quand j'étais candidate, on a éclaté des œufs sur ma voiture, on me klaxonnait dessus en me traitant de sale gauchiste. Devant mes fillettes... Je ne suis pas un animal politique, j'ai dû me faire violence pour mener ces campagnes. Mais on formait une chouette bande, c'était gal. On y croyait vraiment. » Il n'existe plus de liste socialiste à Lasne. Le MR, qui détient déjà dix-sept sièges sur vingt-trois, a formulé le vœu de fortifier son emprise sur la commune à l'issue du scrutin d'octobre.

Je laisse Hannonsart derrière moi, le « sart » — comme pour Rixensart, Profondsart, Maransart — signifiant « un endroit défriché dans la forêt ». On ne cesse de construire, fût-ce sur des terrains en jachère ou en zone inondable, et le hameau de se ramifier. Il comptait une trentaine de maisons voici un demi-siècle, aujourd'hui c'est le double ou le triple. On y trouvait une boucherie et une épicerie; la première a disparu, la seconde a été remplacée par un magasin de piscines. Quand la grand-mère de Nathalie Uyttendaele a acheté la maison, elle prenait le tram à la gare d'Aywiers, le hameau voisin, pour gagner Bruxelles. Demeure aujourd'hui la structure d'une autre gare de tram, celle de Lasne-centre. On lui rend visite non plus pour partir en voyage, pour faire société, mais pour profiter des containers qui la voisinent sur un parking, où ce que le parc automobile local compte de plus ostentatoire vient se délester de ses déchets.

Je passe par le golf de Waterloo, où sans surprise je me fais éconduire en tentant d'admirer la vue qui donne sur la plaine napoléonienne, au motif

À la sortie d'un sous-bois, le lion de Waterloo devient un repère omniprésent, une pyramide verte sans rival sur la ligne d'horizon sinon une éolienne et un pylône coiffé d'un logo Mercedes, deux autres verticales qui s'élancent vers le ciel maintenant drapé d'un voile de moins en moins pacifique ; ça pue l'arrosage à grandes eaux.



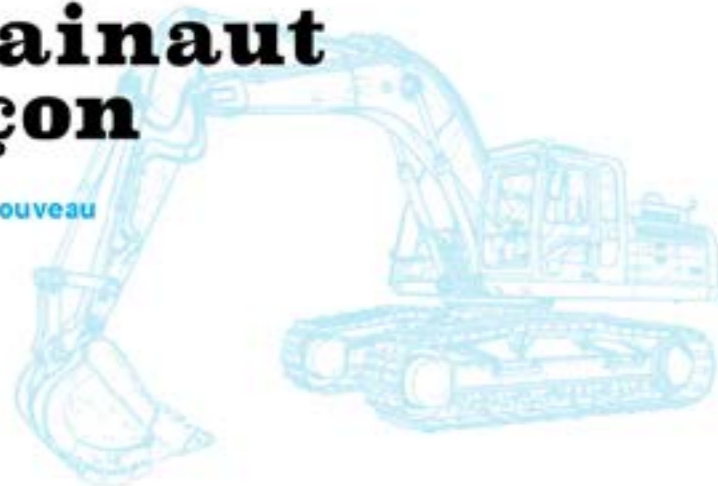
que je ne suis pas « membre ». Il y a quelque chose de martial dans le swing de ces golfeurs disposés sur la ligne de joue de l'approche, qui frappent dans la balle pour l'envoyer le plus loin possible, comme des coups de canon tirés par des retraités en bermuda couleur framboise écrasée. Je me paie un gueuleton à la buvette du club sportif d'en face, la lasagne aux épinards en plein cagnard. Je longe le restaurant Les Trois Canards, théâtre d'une opération meurtrière des tueurs du Brabant en 1983. Y sont parqués un 4 x 4, une Porsche découvrable et une « VSP », une voiturette sans permis au volant de laquelle, payée par leurs parents, les ados du coin goûtent à une précoce liberté. J'emprunte la route de la Marache, une voie médiévale cabossée, sertie de gros pavés piégeux, qui ondule à travers bois et champs jusqu'au Lion de Waterloo. Des Range Rovers et des X5 surélevées l'empruntent comme une section de rallye, ou alors des coupés sport de collection conduits par des types en foulard qui promènent leur femme et se pensent dans un film de Belmondo. À la sortie d'un sous-bois, le lion de Waterloo devient un repère omniprésent, une pyramide verte sans rival sur la ligne d'horizon sinon une éolienne et un pylône coiffé d'un logo Mercedes, deux autres verticales qui s'élancent vers le ciel maintenant drapé d'un voile de moins en moins pacifique ; ça pue l'arrosage à grandes eaux. Au pied du Lion, où l'on ne se lassera jamais de célébrer la victoire sangnolente d'une armée d'hommes sur une autre, la brasserie appâte le touriste avec des photos géantes de steaks grillés au barbecue. Passé le monument commémoratif, la morphologie du paysage change, des clôtures à barbelés apparaissent, des enclos à pouelles champignonnent, des résidences en construction se multiplient, et après quinze kilomètres à ne plus en voir une seule, les maisons mitoyennes font leur grand retour. J'entre à Braine-l'Alleud.

Mercredi 1<sup>er</sup> mai  
jeudi 2,  
vendredi 3

Braine-l'Alleud,  
Bois-Seigneur-Isaac,  
Clabecq,  
Tubize

## IV. Le Hainaut brabançon

À l'Ouest quelque chose de nouveau



**J**e suis reçu pour la nuit chez Geoffroy, ingénieur dans le secteur de l'alimentation durable, et Delphine, médecin néphrologue à Erasme. Ils ont trois enfants en bas âge, Alban, Ninon et Ernest. Ils habitent une trois-façades de 160 mètres carrés au bord du lac du Paradis, une étendue d'eau modelée selon les volontés du bourgmestre Vincent Scourneau. Ils ont acheté leur maison voici six ans pour 370.000 euros, quand le lac était encore un marécage ; ils viennent de la revendre pour 500.000. « Il faut deux bons salaires et l'aide de ses parents pour se payer une maison à ce prix-là », constate Geoffroy alors que nous circulons dans les rues de Braine-l'Alleud, moi sur un VTT, lui sur le bakfiets familial, Delphine en Cendrillon dans le caisson réservé aux enfants. « Quand on se déplace avec notre vélo-cargo, les gens nous regardent un peu comme des extraterrestres », s'a muse-t-elle. On emprunte les rues cernées de petites maisons ouvrières, on attache nos becons dans ce qui semble être le centre-ville, une zone où brillent les lumières de quelque enseigne, où la vie est rythmée par les feux de signalisation. « Braine, c'est assez indéfinissable... décrit Geoffroy. Tu es vraiment entre Beverly Hills et le Hainaut. »

« Quand on se déplace avec notre vélo-cargo, les gens nous regardent un peu comme des extraterrestres. »

Delphine, médecin, habitante à Braine-l'Alleud

On mange dans un resto thaï avec un couple d'amis de Geoffroy et Delphine. Il est commercial pour une boîte de logiciels informatiques, elle bosse chez GSK sur le site de Wavre-Nord, le plus gros employeur de Wallonie avec ses 9.000 travailleurs, et où « ça bouchonne grave tous les matins et tous les soirs ». Ils vivent dans un appartement

au quatrième étage d'un immeuble sans ascenseur, à Schaerbeek. Ils ont cherché plus grand à Bruxelles, en vain. Ils se sont alors reportés sur le Brabant wallon, sans plus de succès. Ils viennent de trouver leur bonheur à Jambes où ils s'installeront cet automne. On trinque à la vie : ils ont une autre bonne nouvelle à fêter.



Le quatrième matin se signale par une porte qui claque. Il est 8 heures, et toute la famille est déjà partie. Geoffroy et Delphine ont encore trouvé le temps de me laisser un mot : « Fais comme chez toi ».

On ne visite plus le bourgmestre de Braine-l'Alleud dans la maison communale historique située dans le centre-ville, mais dans un bâtiment moderne placé à trois kilomètres de la gare, près des grands axes routiers. « Un bâtiment que j'ai racheté en 2012, au bonheur de tout le monde », se félicite Vincent Scourneau, chemise bleue dans un jean bleu, un peu vautré sur sa chaise. « Le Brainois est heureux, ici. Il peut se parquer facilement. Ceux qui avaient signé des pétitions m'ont envoyé des lettres d'excuses. » Le maire s'ouvre une bouteille de jus d'orange. Il préface les élections. Il ne voit pas quel parti pourrait empêcher le triomphe des libéraux, et certainement pas les Verts. « Il y a cinq ans, Ecolo marchait sur l'eau. Aujourd'hui ce sont les plus votés de la politique. » Il ne voit pas non plus, même s'il ne le dit qu'à demi-mot, et même si — comme je l'apprendrai bientôt — une cellule de résistance s'est mise en place dans l'espoir de le déboulonner, il ne voit pas qui pourrait l'empêcher de se payer un cinquième mandat de suite.

Vincent Scourneau a pris les clés du pouvoir local à 32 ans. Il en a 57. « La trentaine, c'est la décennie que j'ai préférée. T'es en pleine forme physique... »



Delphine et Geoffroy (ainsi qu'un être de petite taille lourdement armé).

T'as les filles... Tu t'amuses au travail... Quand on a 35 ans, oui, on fait comme vous, on traverse le Brabant wallon à pied. Quand on en a 55, on le fait en bagnole. » La voiture est d'ailleurs reine ici comme partout dans la province, dans l'esprit du bourgmestre c'est un état de fait contre lequel il serait déraisonnable de lutter. Il a bien lancé une navette de bus gratuite qui parcourt toute la ville en dehors des heures de pointe, mais « elle marche bof ». « À Braine, tout le monde a sa bagnole, point. C'est même l'une des communes où il y a le plus de voitures par habitant. »

L'une des fiertés de Vincent Scourneau, par ailleurs député fédéral depuis 2014 et avocat spécialisé en droit des affaires, c'est d'être à la tête de la commune autoproclamée la moins taxée de Belgique, « 5,5 à l'IPP »<sup>15</sup>, comme il le chiffre. D'avoir fait de sa ville un « paradis fiscal » où l'impôt sur le foncier et les revenus est plus bas qu'ailleurs. « Je mène une politique tournée vers l'esprit d'entreprendre. Il y a davantage d'emplois que de Brainois actifs. Ça roule, hein ! » Le secteur tertiaire et les biotechs (UCB, Baxter...) sont les principaux pourvoyeurs, de même que l'hôpital Chirec et l'institution communale. À en croire le bourgmestre, le nombre d'emplois aurait doublé en vingt ans, passant de dix à vingt mille. Mais la démographie stagne, selon les desseins du maître. « Je limite les entrées. Entre 2022 et 2023, on a gagné dix-neuf habitants<sup>17</sup>. Évidemment, les promoteurs immobiliers ne sont pas contents... »

— Que dites-vous aux personnes moins aisées qui rêveraient de profiter du cadre de vie de

Braine-l'Alleud, mais qui ne trouvent pas de logement à la mesure de leur budget ?

— Qu'elles patientent. Braine, ça se gagne.

— Les logements sociaux ne pourraient-ils pas répondre au moins en partie à cette demande ?

— J'ai bloqué le quota à 4,5%. Et qu'on ne me parle pas des amendes, c'est une affabulation... Elles ne tombent jamais. Moi, je ne suis pas contre les logements sociaux, mais je ne veux pas que de cette clientèle-là. Et, à choisir, je préférerais que ça se décide au niveau supracommunal. Il faut que Waterloo ou La Sne commencent par rattraper leur retard sur nous. »

Le maître se lève, ploche une bouteille de Coca dans le frigo de la petite salle de réunion, se rassoit, fait pschiiit. « J'ai la capacité de faire s'effondrer les prix de l'immobilier en six mois. Il suffit que je libère quelques centaines d'hectares... » Je lui explique où j'ai dormi, face au lac du Paradis, et la valeur prise par la maison de mes hôtes en l'espace de six ans. Il n'en fallait pas plus pour le voir se gonfler d'orgueil, sur l'instant je me fais presque du mouron pour les boutons de sa chemise. « Quand j'ai voulu ce lac, on m'a tapé sur la gueule. Mais je n'ai pas lâché mon morceau. J'ai fait détourner le cours d'eau. J'ai fait excaver des tonnes de terre. J'ai fait construire des chemins. L'immobilier a pris 20% en quelques années. Bingo. Merci Scourneau ! Acheter à Braine, c'est un placement. » Il débite encore quelques chiffres sur la réussite économique de sa ville en faisant tourner sur la table le capuchon de son Coca. À l'écouter, Braine-l'Alleud est l'endroit le plus désirable au monde, dans la province la plus

Vincent Scourneau, bourgmestre de Braine-l'Alleud : « Quand j'ai voulu ce lac, on m'a tapé sur la gueule. Mais j'ai pas lâché mon morceau. L'immobilier a pris 20% en quelques années. Bingo. Merci Scourneau ! »



prospère au monde. « Le Brabant wallon, en tant que découpe territoriale, c'est un triangle d'or : Bruxelles, l'Union européenne, l'UCLouvain. Tous les paramètres d'une économie forte sont au rendez-vous. »

Chez certains, le fil conducteur de leur vie c'est l'écriture, ou le soin aux autres, ou la restauration. Chez Thérèse Snoy, c'est l'aménagement du territoire. « J'ai toujours travaillé sur cette question, surtout d'un point de vue sociologique », dit-elle pour résumer une carrière entière, marquée notamment par une expérience à la présidence d'Inter-Environnement Wallonie de 1993 à 2003, puis à la Chambre de 2007 à 2014, en tant que députée Ecolo — elle fut même la star des Verts dans le Bévé

« J'ai la capacité de faire s'effondrer les prix de l'immobilier en six mois. Il suffit que je libère quelques centaines d'hectares... »

Vincent Scourneau, bourgmestre de Braine-l'Alleud (MR)

par voix de préférence. C'est d'ailleurs en vue du scrutin de 2007 qu'elle avait accompli, comme moi, une traversée à pied de sa province, pour s'imprégner des « réalités territoriales », sauf qu'elle avait claqué 100 km et non 80, en trois jours et non en cinq. Elle doit certainement me prendre pour une belle petite feignasse, mais elle a le chic de ne rien laisser disparaître.

Comme elle aime la randonnée, il va de snoy qu'on marchera un bout de chemin ensemble, mais Thérèse m'offre d'abord le café dans son salon, une pièce à l'atmosphère boisée, garnie de livres et d'œuvres d'art. Je crois déceler chez cette dame de 72 ans une rage contenue, une sorte d'acidité alimentée par son vécu, par les batailles perdues, par le monde comme il tourne, par l'espoir jamais mort, et qui ne demande qu'à jaillir, et qui en effet jaillira sous la forme d'un long discours prononcé avec volubilité et précision, comme si tout devait être dit une et une seule fois.

D'abord Bois-Seigneur-Isaac, où nous nous trouvons. Un hameau historiquement relié à une abbaye, elle-même reliée à un château, et où Thérèse Snoy, issue d'une lignée aristocratique, possède un bois de 15 hectares dont elle a hérité de ses aïeux. « La plupart des fermes ont disparu, et les vaches, comme un peu partout en Brabant wallon, ont été remplacées par des chevaux. Des sociétés immobilières mettent la main sur des maisons — souvent des ouvrières autrefois construites pour les métallurgistes de Nivelles —, elles les rénovent et les revendent à des prix faramineux. Nous sommes coincés par les zonings industriels et les parcs d'affaires, l'autoroute, le ring, les voies rapides qui mènent aux nœuds d'activités. Et ça s'étend de tous côtés... Bois-Seigneur-Isaac, c'est le dernier village gaulois, oublié du maître qui sait que nous ne peserons pas bien lourd sur le scrutin. Un petit coin de paradis composé de pâturages et de forêts, mais dérangé par un trafic continu, pollué et assourdi par les voies de circulation qui nous enserrant. L'urbanisation du Brabant wallon est un mouvement au galop, inarrêtable. »

On vient à parler de la bête noire de Thérèse : le bourgmestre Vincent Scourneau. Elle le classe dans la catégorie des grands fauves du Brabant wallon, les durs du cuir, les grosses poignes qui ont régné ou règnent encore sur leur ville — Serge Kubla à Waterloo, Louis Michel à Jodoigne, Charles Aubecq à Wavre... « Scourneau, c'est devenu l'archétype du petit dictateur local. Je suis d'ailleurs sidérée du pouvoir que peut encore avoir un bourgmestre. Il est le chef de la police, de l'exécutif et du conseil communal. C'est comme si le Premier ministre était président du parlement fédéral ! Les conseils communaux sont le théâtre de monologues interminables où Scourneau parle comme l'avocat qu'il est, jusqu'à une heure du matin, laissant son audience épuisée, totalement impuissante. Il y a là quelque chose d'organique, de viscéral. Je l'ai vu donner dans l'injure, le harcèlement moral, le blocage administratif... Il faut être très fort pour lui résister. En ce sens, les conseillers communaux sont des héros. Soit ils sont dans la majorité et de facto condamnés au silence, soit ils sont dans l'opposition et se prennent des orties. Moi, je crois que je n'ai pas un tempérament assez agressif pour faire de la politique. »

11 Autrement dit, 5,5% de taux d'imposition additionnel communal prélevé sur l'impôt des personnes physiques (IPP), contre une moyenne de 7,9% en Wallonie.

12 En réalité 163, selon Statbel.



Thérèse Snoy, l'une des activistes les plus radicales de la cellule de résistance anti-Scoumeau.



« Je suis sidérée du pouvoir que peut encore avoir un bourgmestre. Il est le chef de la police, de l'exécutif et du conseil communal. C'est comme si le Premier ministre était président du parlement fédéral ! »

Thérèse Snoy, ancienne députée fédérale, conseillère communale à Braine-l'Alleud (Ecolo)

Nous enfilons un manteau et nous sortons. Ciel gris, temps sec. La maison de Thérèse donne sur une route à deux voies, bordée d'un trottoir exigü, démembré, colonisé par des SUV dernier cri qui nous obligent à slalomer entre les pare-chocs. « C'est vraiment horrible... » dit la vieille dame. On trouve refuge sur une petite route jalonnée de quatre-façades, le long de laquelle court un ruisseau. « Pour empêcher les ménages les plus modestes de s'installer ici, le bourgmestre impose des surfaces minimums de logement de 120 mètres carrés, ce qui est parfaitement illégal — mais personne ne moufte de peur d'être blacklisté. Il ne veut pas qu'on soit plus nombreux mais qu'on soit plus riche, pour continuer sa politique fiscale lucrative. Faut dire, dès que le maire lance un projet de logement social, c'est la fronde populaire. Les gens ne veulent pas de pauvres à côté de chez eux. Pourtant, les pauvres, ils sont déjà là... Une précarité cachée s'est installée à Braine, qui se loge surtout chez les vieux. C'est terrible, ce réflexe qu'ont les gens de se recroqueviller sur leurs petits privilèges. À Braine, c'est le règne du chacun chez soi. »

On aperçoit un panneau de village, dont le nom est familier des navetteurs et n'augure en général rien de bon quand il est prononcé à la radio : Haut-litre. Dix mètres plus loin, on passe sous le pont du ring, et d'un coup s'impose le chant des oiseaux. « Les vents dominants poussent le bruit du tufic vers Bois-Seigneur... » explique ma guide.

On poursuit notre promenade sur une petite voie pavée, à laquelle les cartographes donnent encore le statut de nationale car c'était autrefois la route principale pour se rendre à Hal, et puis c'est l'heure de se séparer. Ce soir, Thérèse ne va pas se faire masser les pieds en regardant le JT : elle doit fourbir un coup d'État. Un petit groupe d'insurgés dont elle fait partie s'est en effet donné rendez-vous, dans un esprit presque clandestin, à l'unique bistrot de Bois-Seigneur-Isaac, avec pour projet de « patscher » le maire aux élections d'octobre. Le cartel rassemble Ecolo, les Engagés, le PS et une poignée d'électrons libres. « Ça va être le MR contre nous tous, bloc contre bloc », dit-elle avec soudain dans le regard, quelque chose de la fougue d'une jeune maquisarde. On atteint un carrefour ; elle me serre la main et rebrousse chemin.

Il me faut encore trois ou quatre kilomètres pour atteindre Clabecq. J'écoute un podcast en marchant, l'histoire incroyable mais vraie de deux garçonnets abandonnés de leurs parents au sortir de la guerre, qui ont survécu en vivant plusieurs années dans la forêt, en se blotissant l'un contre l'autre pour affronter le froid de l'hiver, en chapardant des légumes dans les potagers des particuliers,

à une époque où la terre était encore *nourricière* — et je repense à ce que disait Thérèse Snoy tandis que je longe des champs de monoculture, que je traverse des lotissements aux jardins tondus de près.

Tous les chemins ne mènent peut-être pas à Clabecq, mais un nombre anormalement élevé de sentiers certainement, héritiers des itinéraires empruntés par les ouvriers pour rejoindre les Forges. Des sentiers qui fendent une brousse brassée par un vent soutenu, des allées forestières qui vous conduisent d'un petit agglomérat de maisons à l'autre, vous donnent l'impression d'arpenter un territoire immense, où vous ne croisez pas une âme alors que l'on a de cesse de se plaindre du manque d'espaces verts. À un moment, ce n'est pas un petit mais un très grand agglomérat qui se présente : Clabecq. Un nom à jamais associé à son passé ouvrier, à la fermeture houleuse de son industrie qui déclencha l'un des conflits sociaux les plus marquants de la Belgique d'après-guerre, et à la figure du tribun d'extrême gauche Roberto d'Orazio, porte-parole d'un prolétariat brutalement sacrifié par les lois de la mondialisation.

Je localise sans peine la « Grande Cense », un habitat groupé d'une vingtaine d'unités logé dans une ancienne ferme élargie. La joyeuse communauté qui y vit m'accueille dans la salle commune avec des seaux de frites maison, une mayonnaise à tomber par terre et ne jamais s'en relever, et une ambiance de fête de famille où courent les mêmes, fusent les blagues. Je prends le thé du soir chez Camille et Serge, elle linguiste à Tubize, lui ancien docker à Anvers, leur maison — l'une des habitations de la Grande Cense — est aménagée avec le goût de la singularité, composée de matériaux originaux, de meubles uniques en leur genre. Ils me décrivent Tubize comme elle devient, ils disent ce que je n'ai de cesse d'entendre depuis mon parachutage à Saint-Jean-Geest : urbanisation foldingue, trop-plein de voitures, marché de l'immobilier zinzin. Une mélodie familière, qui ne s'interrompt jamais où que l'on se situe sur la carte.



Le dernier matin se signale par le bruit des assiettes qu'on pose sur une table, celui d'un mixeur qui broie des noisettes. Camille et Serge me servent un petit déjeuner royal, lui me parle de son ancienne vie dans la « ville de Bart De Wever », et le métier de docker « de plus en plus capitalistique, de moins en moins social ». Il fait maintenant du volontariat au service des réfugiés à Tour et Taxis. Je les quitte sous une pluie battante. De l'autre côté





du canal Bruxelles-Charleroi, là où autrefois se dressaient des cheminées rouge pâle, grimpent comme des tours Kapla les premiers immeubles à appartements du quartier des Confluents. D'autres germeront à leur suite sur le sol en friche des Forges, jusqu'à former une cité nouvelle de 2.400 logements. On y fera ses courses dans un *mall* à l'américaine, on y trouvera des restaurants, on se promènera sur les berges au bord de l'eau, comme au siècle précédent les ouvriers de l'acier quand ils rentraient de l'usine la peau grisée les cheveux secs. « Ça me fait quelque chose, me confie Walter Baseggio qui me reçoit à l'hôtel de ville de Tubize, de voir ces tours à appartements à la place des forges. C'est le paysage de mon enfance qui disparaît, c'est le souvenir de mon père... » La nostalgie n'est guère de bon conseil, et l'ancienne star du Sporting d'Anderlecht, aujourd'hui échevin des Sports (PS), dont on devine à la corpulence qu'il a pris sa revanche sur tous ces entraîneurs qui le mettaient sans cesse au régime, bref « l'homme au ballon crevé » se reprend aussitôt : « Mais c'est une évolution super positive. Il faut juste que Clabecq conserve son caractère rural. Et qu'au niveau mobilité, ça ne parte pas trop en cacahuète. » Un chancre qui reprend vie, un nouveau quartier pour densifier une petite ville directement connectée par le train à Bruxelles, et peut-être juguler l'envolée des prix de l'immobilier : il n'y a, sur le papier, pas de quoi boudier ce changement de paysage. « Oui, parce qu'il faut absolument élargir l'offre en logements, poursuit Walter Baseggio. C'est peut-être bon signe pour Tubize de voir que la brique a pris de la valeur, mais les jeunes ménages ou les familles monoparentales, je me demande comment elles font. Ça doit être la galère totale. »

Le paysage politique se modifie lui aussi. Aucune région en Wallonie ne semble devoir échapper au triomphe des libéraux qui se prépare, même en ces terres ouvrières où la gauche a toujours dominé. Symbole ultime de ce basculement,

« Ça me fait quelque chose de voir ces tours à appartements flambant neuves à la place des forges de Clabecq. C'est le paysage de mon enfance qui disparaît, c'est le souvenir de mon père... »

Walter Baseggio, ancien footballeur, échevin à Tubize (PS)

Roberto D'Orazio, le leader syndical qui au siècle dernier croisait le fer avec le capitalisme et toutes ses dérives, en qui les artisans de l'acier fondaient tous leurs espoirs, soutient maintenant son fils lancé en politique dans les rangs du MR et tresse des louanges au président des libéraux, Georges-Louis Bouchez. Il n'est pas interdit de penser qu'en octobre, le maïorat passera aux mains des Bleus, alors que les socialistes occupent encore dix sièges sur vingt-neuf, et que la majorité PS-Ecolo-Défi achève son mandat dans une guerre ouverte et fratricide, à la limite de la dissolution. Reste que, dans la commune la moins riche du Brabant wallon<sup>15</sup>, marquée par un taux de chômage nettement supérieur à la moyenne wallonne, le PS et le PTB continuent de capter ensemble près de la moitié de l'électorat. Les habitants n'oublieront jamais les manifestations pour protester contre la faillite des Forges et le sort inhumain réservé aux anciens ouvriers. On y voyait des portraits de Lénine ou de Che Gevara. On y criait son attachement à ses racines, à sa ville, à ses aïeux qui se sont tués la santé à l'usine pour nourrir la famille. « Ici, c'est un terroir ouvrier, une ville avec une âme. Ce n'est pas Waterloo », résumait Raymond Langendries, ancien bourgmestre social-chrétien de Tubize, dans *Wilfried* en 2018. Maintenant que la page des Forges est tournée, Walter Baseggio se démène pour développer le sport dans sa commune, vecteur d'émancipation sociale. Fidèle à son éternel credo : « aider les gens ».

À deux cents mètres de l'hôtel de ville, je saute dans le premier train pour Bruxelles. Défile sous un ciel de pluie un panorama partout remodelé par l'homme. Défile dans ma tête des images projetées comme des diapositives, comme s'il fallait déjà enclencher une rétrospective de la semaine qui s'achève à peine, faire passer dans une caisse-enregistreuse le cortège de choses vues et entendues, et remettre à plus tard la tâche de les ordonner.



La tarte aux cerises mangée debout, en bottes et dans le froid, avec une future ministre. La *tiny house* qui meuble les rêves de Louis Michel. Le sandwich au crabe de Léon Walry. La nuit auprès du poêle à bois, dans une petite yourte au cœur de Louvain-la-Neuve. Le chant des tourterelles, les yeux fermés du professeur de chimie. Les mille voitures mauve et blanche. Les métézes du bois de Lauzelle. Les maisons pavillonnaires dans les quartiers de millionnaires. Les chemins bucoliques sous un ciel de printemps. Les Range Rovers et les décapotables de collection sur la route de la Marache. La virée en vélo-cargo dans le centre de Braine-l'Alleud, ville « indéfinissable ». Le maïeur-bâtisseur-dictateur, double spirituel de son président Georges-Louis Bouchez. La cellule de résistance de Bois-Seigneur-Isaac, village de Gaulois. Les sentiers des métallurgistes qui convergent vers Clabecq. Les tours neuves sur la terre morte des usines. La brique partout. La voiture partout. L'argent partout. Le MR partout. De l'est à l'ouest de ce « non-pays », en lutte avec la conscience d'habiter la terre la plus prospère de Belgique, un sentiment général d'étouffement.

Le train s'est immobilisé, perdu dans mes pensées je n'avais pas remarqué que nous étions arrivés à Bruxelles. Les portes vont se refermer. Je quitte mon wagon en un éclair. Une jeune femme avec des yeux d'une beauté à vous laisser dans un état d'hyperventilation définitif, qui par ce mouvement demeurera quelque part le dernier personnage de mon pèlerinage, la dernière voix entendue, me rattrape et m'interpelle : « Monsieur, je crois que vous avez oublié ceci. »

Le con. Mon sac à dos Lafuma. ▶

15 Le revenu moyen par habitant y est de 18.500 euros, contre 29.000 à Lasne où la croissance sur les dix dernières années est deux fois plus rapide.

Ce récit n'aurait pu voir le jour sans l'aide du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

L'auteur remercie chaleureusement tous ceux et toutes celles qui l'ont hébergé, ou aidé d'une quelconque façon, lors de sa traversée.